

ou 149918

## L'Europe occidentale dans la relation arabe d'Ibrâhîm b. Ya'qûb (X<sup>e</sup> s.)<sup>1</sup>

Il est traditionnel d'opposer, dans la littérature géographique arabe des III<sup>e</sup>-IX<sup>e</sup> et IV-X<sup>e</sup> siècles, les sédentaires aux voyageurs<sup>2</sup>. Les premiers, hommes de l'administration califienne ou lettrés, qui s'adressent, selon le cas, à un public de fonctionnaires ou à « l'honnête homme » du siècle, ne font guère qu'exploiter des documents écrits : archives pour les uns, encyclopédies de « culture générale » (adab) pour les autres. Très tôt toutefois, des préoccupations économiques, religieuses et politiques, sans parler de la simple curiosité, ont amené l'éclosion d'une littérature du voyage et du témoignage direct ('iyân), dont la fortune fut considérable. Fortune littéraire, d'abord, car la littérature des cénacles devait y puiser largement, à la recherche de thèmes insolites ; mais aussi, succès considérable auprès de la littérature des bureaux, soucieuse de rectifier sur le terrain les données de la vieille géographie ptoléméenne, la traditionnelle image de la terre (*sûrat al-ard*) que le monde arabo-musulman connaissait par les œuvres des traducteurs du III<sup>e</sup>-IX<sup>e</sup> siècle.

1. Je suis redevable, pour cet article, aux nombreuses observations et références que m'a communiquées M. M. CANARD, ainsi qu'à son article sur Ibrâhîm b. Ya'qûb et sa relation de voyage en Europe, paru dans les *Études d'orientalisme dédiées à la mémoire de Lévi-Provençal*, Paris, 1962, t. II, pp. 505-508. M. Canard avait annoncé, à la fin de cette publication, son intention de traduire les passages d'Ibrâhîm b. Ya'qûb conservés par les auteurs arabes postérieurs. Ce m'est un motif de plus pour le remercier de la courtoisie avec laquelle il a bien voulu m'encourager à présenter cette traduction. Il va sans dire que j'ai voulu, avant tout, m'attacher à ce qui avait chance d'intéresser les médiévistes, c'est-à-dire le texte lui-même, sans prétendre épuiser, ni même aborder, tous les points de philologie, de géographie ou d'histoire qu'il soulève, dans sa forme mutilée et souvent incertaine. Il me sera évidemment très précieux de recevoir, des spécialistes intéressés, les compléments et rectifications indispensables. — En raison de certaines difficultés typographiques, on a dû adopter un système de transcription spécial, inspiré de celui de l'*Encyclopédie de l'Islam*, mais avec quelques variantes : *h* (spirante sourde), *s, d, t, dh* (consonnes emphatisées), *q* (occlusive glottale sourde), *â, â, î, û* (voyelles longues).

2. Vue d'ensemble sur cette littérature dans *Encyclopédie de l'Islam*, 2<sup>e</sup> éd., t. II, pp. 590-602, s.v. « Djughrâbiyâ » (S. Maqbul Ahmad).

On conçoit, compte tenu de la situation du califat abbasside de Bagdad, que les nécessités commerciales, le souci de défendre les frontières ou celui de les franchir pour exporter la foi, aient conduit cette littérature du voyage à s'intéresser en priorité à la route maritime de l'Extrême-Orient<sup>1</sup>, à Byzance<sup>2</sup> et aux peuples du nord : Turcs, Khazars, Bulgares et Russes<sup>3</sup>. Nous sommes beaucoup moins bien renseignés, en revanche, sur l'Europe du nord, du centre ou de l'ouest, nos documents se bornant ici à quelques notations conservées, de façon fragmentaire et discontinuée, dans les textes classiques de la littérature géographique arabe<sup>4</sup>. De ces notations, celles que les auteurs postérieurs attribuent à Ibrâhîm b. Ya'qûb apparaissent comme les plus intéressantes, par leur date comme par la qualité des informations qu'elles fournissent.

★

Ibrâhîm b. Ya'qûb al-Isrâ'îlî al-Turtûshî<sup>5</sup> était, si l'on en croit son nom, juif espagnol. D'un long voyage qu'il effectua, pour des raisons commerciales ou religieuses, en Europe vers 854/965, il rapporta une relation malheureusement perdue, mais dont les auteurs postérieurs nous ont conservé quelques extraits ; s'il est bien difficile de formuler un jugement sur une œuvre aussi mutilée, on ne peut toutefois s'empêcher de regretter, à la lecture de ses rares vestiges, que le temps se soit acharné sur un témoignage qui eût été capital pour notre connaissance de l'Europe aux approches de l'an mil, d'une part, et de la conception même que pouvait se faire, de ce monde étranger, un habitué des pays islamiques, d'autre part.

La qualité des extraits conservés a suscité l'intérêt des orientalistes. Ceux de l'Europe de l'Est se sont attachés en priorité aux notices conservées par Bakrî (mort en 487/1094) et portant sur la Bohême, la Pologne et les Obodrites slaves de la région du Schwerin-Mecklembourg, à quoi il faut ajouter quelques renseignements, sans doute obtenus oralement, sur les Bulgares et les Russes. La dernière en date des éditions du texte

1. Le texte essentiel est la *Relation de la Chine et de l'Inde* (Akhhâr as-Sîn wa l-Hind) (vers 850 J. C.), éd. et trad. française par J. SAUVAGER, Paris, 1948.

2. Les textes les plus importants ont été recueillis par A. VASILIEV, *Byzance et les Arabes*, éd. franç. de M. CANARD et H. GRÉGOIRE, Bruxelles, 2 v., 1935 et 1950.

3. Cf. la trad., par M. CANARD, de la *Risâla* (essai) d'IBN FADLÂN sur son voyage chez les Bulgares de la Volga (921-922 J. C.), dans *Annales de l'Institut d'Études orientales de la Faculté des Lettres d'Alger*, t. XVI (1958), pp. 41-146.

4. Voir, par exemple, les citations d'un Hârûn b. Yahyâ (sur Salonique, Pavie, Rome et la Grande-Bretagne, notamment) par IBN RUSTAH, trad. franç. (*Les Atours précieux*) par G. WIET, Le Caire, 1955, pp. 143-148.

5. Turtûshî signifie « tortosan ».

X 229-20

de Bakrî, publiée à Cracovie en 1946 sous la direction de T. Kowalski<sup>1</sup>, reprend, en les améliorant, de nombreux travaux antérieurs, dont M. Canard, dans son article cité en note, a dressé l'historique. Pour l'Europe de l'Ouest, en revanche, à laquelle s'est intéressé Qazwîni (mort en 682/1283)<sup>2</sup>, nous ne disposons guère, aujourd'hui encore, que des travaux de G. Jacob, et notamment de son *Ein arabischer Berichterstatler aus dem 10. Jahrhundert*<sup>3</sup>. Tout en présentant et en traduisant les extraits de Qazwîni explicitement rapportés à Ibrâhîm b. Ya'qûb (sur Fulda, Rouen, Schleswig et Mayence), Jacob estimait que, même lorsqu'il n'était pas cité, Ibrâhîm était, directement ou à travers le géographe espagnol 'Udhri (mort en 478/1085), la source de Qazwîni pour d'autres notices : dans cet esprit, Jacob ajoutait, aux traductions précitées, celles des articles relatifs à Utrecht, Irlande, Soest et Paderborn. On regrettera toutefois que les hésitations de l'orientaliste allemand l'aient empêché de mener à bien son entreprise. Successivement, en effet, il déclarait<sup>4</sup> vouloir s'en tenir aux notices de Qazwîni intéressant les « Germains » (Rouen étant retenue en tant que capitale du duché de Normandie), puis donnait, sous la forme d'un appendice intitulé *Qazwîni-Studien*<sup>5</sup>, des traductions ou commentaires d'autres notices de Qazwîni (Trapani, Bordeaux et Cortona), et enfin, dans une troisième édition de son ouvrage, ajoutait aux notices déjà traduites celles qui traitent du pays des Francs, d'Augsbourg, d'Aix et de Saint-Malo<sup>6</sup>.

La raison de ces hésitations est sans doute à chercher, en définitive, dans la contradiction qui existe entre deux attitudes : ne considérer, au nom de la stricte exigence scientifique, que les seules notices explicitement rapportées par Qazwîni à Ibrâhîm, ou bien, si l'on estime,

1. Onze pages de texte arabe, 162 pages de commentaire, notes et index (en polonais et latin), avec planches de reproduction du manuscrit.

2. Il n'a conservé, du texte de Bakrî, que les passages relatifs à la Pologne et à la légendaire Ville des Femmes (cf. plus bas, article « Schleswig »).

3. Berlin, 1891, 2<sup>e</sup> éd., 34 pp.

4. *Op. cit.*, p. 10.

5. *Op. cit.*, p. 21 sqq.

6. La 3<sup>e</sup> éd. (Berlin, 1896, 77 p.) est intitulée *Ein arabischer Berichterstatler (Artikel aus Qazwînis « Athâr al-bilâd »)*. Très confuse, elle exclut, on ne sait pourquoi, Noirmoutier, mais déborde le cadre jusque là observé et donne notamment les notices relatives à Bakou et à certaines villes d'Espagne. La 2<sup>e</sup> édition de l'ouvrage de Jacob (citée n. 3) forme, avec trois autres publications successives, ses *Studien in arabischen Geographien* (t. II, III et IV, Berlin, 1892, avec pagination continuant celle de la 2<sup>e</sup> éd., précitée, d'*Ein arabischer Berichterstatler*, qui forme le t. I). Je cite, par ailleurs, un peu plus loin, un autre ouvrage de JACOB intitulé *Arabische Berichte von Gesandten an germanische Fürstenhöfe aus dem 9. und 10. Jahrhundert*, Berlin-Leipzig, 1927.

Dans nos références, Q désignera dorénavant le texte de Qazwîni (t. II de l'éd. Wüstenfeld, Göttingen, 1848), J ou Jacob le texte des *Studien* (principalement la 2<sup>e</sup> éd. d'*Ein arabischer Berichterstatler*) et J (3) la 3<sup>e</sup> éd. d'*Ein arabischer Berichterstatler*.

comme on l'a dit, que Qazwîni se réfère à Ibrâhîm même lorsqu'il ne le cite pas, tenir le pari jusqu'au bout et attribuer à Ibrâhîm toutes les notices de Qazwîni relatives aux villes ou pays d'Europe occidentale<sup>1</sup>, dans tous les cas au moins où le texte ne puise pas évidemment à un fonds légendaire classique sans rapport avec le caractère vécu d'une relation de voyage tel qu'il apparaît par ailleurs<sup>2</sup>. Ce choix nous fait donc regrouper, dans la traduction et le commentaire que nous proposons du texte arabe de Qazwîni, l'ensemble des notices retenues par Jacob dans ses éditions successives, en y ajoutant Noirmoutier, mais en en retranchant, d'une part, pour les raisons que l'on vient d'invoquer, quelques très rares notices relatives à l'Europe du nord et à Rome, et, d'autre part, l'Espagne, pour laquelle l'abondance des matériaux et la situation exceptionnelle du pays justifieraient une étude à part.

★

Les textes qu'on lira ci-après sont trop fragmentaires pour nous donner une idée sûre du sens et de l'histoire du périple accompli en Europe par Ibrâhîm b. Ya'qûb. Si l'ensemble des données peut lui être sûrement rapporté, et si l'on y joint celles qui traitent de l'Europe de l'est, on ne manquera pas d'être étonné par l'ampleur d'une course qui s'étend, en longitude, de l'Irlande à la Pologne et, en latitude, de la Sicile au Schleswig. A titre d'hypothèse, on peut imaginer le voyage suivant<sup>3</sup> : Bordeaux, Noirmoutier, Saint-Malo, Rouen, Utrecht<sup>4</sup>, Aix-la-Chapelle, Mayence, Fulda, Soest, Paderborn, Magdebourg (avec réception à la cour de l'empereur Othon Ier)<sup>5</sup>, Schleswig, Pologne, Bohême, Augsbourg, Cortona et enfin Trapani, d'où Ibrâhîm a pu s'embarquer pour regagner l'Espagne.

Il est, dans tous les cas, un point sur lequel les données présentées sont susceptibles d'une exploitation d'ensemble : c'est celui qui a trait à la limite entre peuples désignés sous les termes respectifs de Francs et de Slaves. Sont déclarées, on le verra, comme appartenant au pays

1. Position qui se renforce de l'autorité de I. KRATCHKOVSKY, *Arabiskaia geograficheskaia literatura*, Moscou-Leningrad, 1957, p. 192, l. 18-19. Sur l'exception de Rome, cf. la note suivante.

2. Cf. notamment les articles « YURÂ » et « WRNK » (il s'agit probablement des pays de la Baltique, appelée « Bahr al-Warank » (Mer des Warank), le mot de WRNK seul renvoyant aux Varègues, envahisseurs scandinaves de la Russie, ou Variagues : sous cette dernière forme, le mot peut désigner les mêmes envahisseurs, ou les Scandinaves en général, ou encore les Scandinaves d'origine spécifiquement norvégienne : cf. CANARD, *op. cit.*, 117, n° 180 l. f.). Pour Rome, réduite à des traits légendaires, Qazwîni s'est inspiré d'autres sources (KRATCHKOVSKY, *op. cit.*, p. 133).

3. Cette hypothèse inspirera l'ordre de présentation des textes.

4. Si l'on élimine l'hypothèse d'un voyage réellement effectué jusqu'à l'Irlande (ou l'Islande) au profit de celle d'un récit recueilli oralement, c'est peut-être dans une de ces trois dernières villes que le récit a été recueilli.

5. Cf. KRATCHKOVSKY, *op. cit.*, 190.

des Francs : Bordeaux, Saint-Malo, Rouen, Utrecht, Aix, Mayence, Fulda, Augsbourg, Cortona et Trapani ; au pays des Slaves : Soest et Paderborn ; l'Irlande, elle, est à part. Une première constatation s'impose : le domaine italien ainsi que la rive gauche du Rhin sont pays franc. En Allemagne, il faut songer à une limite selon la latitude, les pays situés au nord de cette limite relevant des Slaves (Soest, Paderborn et, par voie de conséquence, Schleswig), les pays situés au sud appartenant aux Francs (Fulda, mais aussi Augsbourg : au total, Franconie et Allemagne du Sud). Le pays franc recouvrirait ainsi à peu près le domaine traditionnel de la latinité dans l'Europe continentale de l'ouest ; le pays slave, correspondant à l'Allemagne du nord, devrait ici son nom aux peuplades slaves qui s'étaient installées dans le Holstein, le Mecklembourg et les vallées de l'Elbe et de la Saal : Polabes (Obodrites et Luticiens) et Sorabes.

### Pays des Francs (Ifrandja) <sup>1</sup>.

« C'est un pays immense, un vaste royaume, en terre chrétienne. Le froid y est très vif et, partant, rude le climat. Mais le pays est riche en céréales, en fruits, en récoltes, en cours d'eau, en cultures, en troupeaux, en arbres, en miel et en gibiers de toutes sortes. Il renferme des mines d'argent, dont on fait des sabres redoutables, plus tranchants que ceux des Indes <sup>2</sup>. Les habitants, chrétiens, obéissent à un roi valeureux, fort, appuyé sur une armée considérable et dont relèvent deux ou trois villes de ce côté-ci de la mer, en plein pays musulman : il les protège depuis l'autre bord et, à chaque expédition que les Musulmans

lancent contre elles, réplique par l'envoi d'une mission de secours <sup>1</sup>. Ses soldats sont d'une bravoure extraordinaire : ils ne sauraient, au grand jamais, lorsqu'ils se battent, préférer la fuite à la mort. On ne peut voir gens plus sales, plus fourbes ni plus vils : ignorant la propreté, ils ne se lavent qu'une fois ou deux dans l'année, à l'eau froide. Ils ne nettoient jamais leurs vêtements, qu'ils endossent une fois pour toutes, jusqu'à ce qu'ils tombent en lambeaux. Ils se rasent la barbe, qui repousse à chaque fois d'une vilaine et rude façon. Et comme on interrogeait l'un d'eux là-dessus : « Le poil, dit-il, c'est du superflu. Si vous autres vous l'enlevez des parties naturelles, pourquoi devrions-nous nous-mêmes nous en laisser sur le visage ? »

### Bordeaux <sup>2</sup>.

« C'est une ville de la contrée des Francs (Ifrandja), riche en eau, en arbres, en fruits et en grains. La majorité des habitants sont chrétiens. La ville a des édifices très élevés, supportés par d'énormes colonnes <sup>3</sup>. Aux rivages de cette ville se récolte un ambre d'excellente qualité. On prétend que, lorsque le froid se fait très vif et empêche la navigation, les gens se rendent à une île proche, nommée 'NWÂTI <sup>4</sup>, où pousse un genre d'arbre appelé *mâdîqa*. En cas de disette, ils écorcent cet arbre et y trouvent, entre aubier et cœur, une substance blanche dont ils se nourrissent, pendant un mois ou deux, ou même davantage, en attendant que le temps redevienne élément <sup>5</sup>. Il y a, dominant la

1. Il semble impossible d'identifier ces villes protégées par le roi des Francs. Sans doute faut-il voir là, en dernière analyse, une allusion à la défense des villes d'Italie du sud (et même de Rome) contre les raids arabes et à l'impossibilité où se trouvèrent les Musulmans d'assujettir complètement toutes les villes du littoral sicilien.

2. = Q 389-390, J 23-24 (*Qazwîni-Studien*). La graphie arabe BRDHÛL (latin Burdigala) laisserait croire, pour le « d », à la prononciation qu'on étudiera plus loin à propos de Rouen ; mais cette possibilité est contredite par le traitement, en français, des dentales derrière consonne : il faut donc restituer une graphie BRDÛL.

3. L'édifice auquel il est fait allusion est sans doute le temple de Tutela, qui fut détruit par Vauban en 1677 ; cf. J 144-145, avec références à : DROUVIN, *Bordeaux vers 1450, description topographique*, Bordeaux, 1874 ; BAUREIN, *Recherches sur la ville de Bordeaux*, t. IV, Bordeaux, 1876 ; ROBERT, *Le culte de Tutela*, t. IV, Bordeaux (Société Archéologique), 1877 ; C. JULIAN, *Le temple de Tutelle à Bordeaux d'après une gravure du XVI<sup>e</sup> siècle*, Paris, 1892.

C'est sans doute au même édifice, mais sous un nom considérablement déformé, que renvoie le texte du « Kitâb ar-rawd al-mi'âr » (éd. LEVI-PROVENÇAL, *La Péninsule ibérique au Moyen Âge...*, Leyde, 1938), qui donne (p. 53), comme un monument de Bordeaux, le « palais de Titus » (« qasr Titush »).

4. Pour ce nom, on peut faire, sous toutes réserves, l'hypothèse suivante : la partie finale du mot peut se lire, au lieu de WÂTÎ, RÂTS. On aurait alors le nom de l'île de Ré (latin Ratis ; cf. Géogr. de Ravenne, cité dans M. BESNIER, *Lexique de géographie ancienne*, Paris, 1914, p. 637), le « a » transcrivant un son mal connu, issu de « a » latin en voie d'évolution vers e (cf. \* ad-satis > assez, cantatis > chantez).

5. La pratique signalée dans le texte rappelle évidemment celle des régions nordiques (J 24). Elle reste étrange ici, et Jacob se demande si elle n'appartenait pas ori-

1. Q 334-335, J (3) 35. Texte relevant du chapitre consacré au cinquième climat, qui comprend par ailleurs, entre autres pays, l'Arménie, le Caucase, l'Asie Mineure, la Grèce et l'Espagne. La localisation exacte des pays décrits apparaît très difficile. Sans doute faut-il penser à l'Italie et aux régions méridionales de la France, jusqu'à la latitude de Noirmoutier, rangée elle aussi dans le même chapitre. Mais Bordeaux et Trapani font alors difficulté, puisque relevant du chapitre consacré au sixième climat, qui borde au nord le précédent. Du reste, une autre notice sur le pays des Francs se trouve au chapitre du sixième climat. Elle n'est sans doute pas, elle, de la plume d'Ibrâhîm b. Ya'qûb, puisque expressément rapportée à l'écrivain Mas'ûdî (mort en 345 [956]), et semble désigner spécifiquement la France. En voici la traduction (J (3) 21) : « Le pays des Francs (Ifrandja) est vaste et situé aux limites occidentales du sixième climat. D'après Mas'ûdî, il renfermerait cent cinquante villes, dont la capitale serait Paris (Bariza) [ch. les *Prairies d'or*, de Mas'ûdî, III, 67, qui soulignent en effet le rôle prééminent de Paris (avec une graphie défectueuse : Bawfira), appelée « siège de l'autorité royale chez les Francs » : « dâr mamlakatihim. ] Ce pays s'étend en longitude sur un mois de marche, et, en latitude, sur une distance plus grande encore. Sa situation le rend peu fertile, impropre au labour, peu généreux [ou, avec une vocalisation différente : portant peu de vignes], mais très boisé. Ses habitants, les Francs, sont chrétiens ; gens de guerre, ils se battent, sur terre et sur mer, sans faiblesse ni défiance, se refusant à fuir, car la défaite, chez eux, est pire que la mort. Ils tirent leurs ressources du commerce et de l'artisanat. »

2. Célèbres, entre tous, avec ceux du Yémen.

ville et l'Océan, une montagne avec une idole, comme pour inviter les gens à cesser de faire route sur la mer et pour décourager de naviguer tous ceux qui quitteraient Bordeaux avec cette envie<sup>1</sup>. »

### Noirmoutier.<sup>2</sup>

« C'est une île de l'Océan ; elle s'étend sur vingt milles de longueur et trois de large<sup>3</sup>. Située au milieu de la mer<sup>4</sup>, elle a un bon climat, une terre généreuse, des puits d'eau douce. Peuplée et cultivée, elle doit à l'excellence du sol et de l'air d'ignorer ce que sont les reptiles, puisque ceux-ci, avec les insectes<sup>5</sup>, naissent de principes corrupteurs, qui sont

ginellement à une autre notice. Mais rien n'est moins sûr, la mention de Bordeaux revenant en fin de texte et le nom de mâdiqa semblant renvoyer non à un mot d'origine germanique, mais au latin *médica* (ou *médieu*, avec une terminaison arabe de même genre que celle qu'on verra plus bas, « Saint Malo », n. 3, fin) ; dans les deux cas, on aurait affaire à une forme savante, diétée telle quelle à l'auteur par son informateur, et la seconde, notamment, en place de la forme plus courante « miège ». Il n'est pas interdit de penser en définitive aux envahisseurs normands, qui auraient transporté, sur des arbres appartenant à la flore de la région, leurs habitudes alimentaires. L'allusion à des Normands semblerait confirmée par le fait que le texte renvoie visiblement à une population dont la navigation est la ressource essentielle ; navigation à grand rayon d'action, puisque définie *a contrario*, dans le texte, par rapport à la petite navigation côtière qui, elle, reste toujours possible, même en hiver. La présence des Normands dans la région de Bordeaux est du reste confirmée par le « *Kitab ar-rawd al-mi'âr* », *loc. cit.*

Sur l'arbre exploité (peut-être de l'espèce du pin), cf. J 146, et *Arabische Berichte*, p. 28. Sur la pratique alimentaire décrite, cf. A. MAURIZIO, *Histoire de l'alimentation végétale*, Paris, 1932, pp. 46 et 154-155.

1. Il est difficile de localiser cette « montagne ». Tout ce qu'on peut noter, c'est que le thème de la statue indiquant les périls d'une exploration au delà du point qu'elle occupe est courant pour un pays supposé être la limite du monde habité : cas de l'Espagne, des Îles Fortunées ou de la Corée : cf. ИВН РУСТЕН, *op. cit.*, p. 86, n° 1 ; ИВН КИРИЛЛОВИЧ, « *Kitâb al-masâlik wa l-mamâlik* », éd. De Goeje, Leyde, 1889, p. 116, etc. Dans le cas présent, la limite en question est représentée par l'Océan ou Mer Environnante (« *al-bahr al-muhît* »), lequel, pour les Arabes du Moyen Âge comme pour les Grecs qui leur ont transmis cette notion, entoure la terre de toutes parts.

2. Q 369 ; non traduit par Jacob. Le nom de l'île, transcrit FRMNTÎRA, pourrait renvoyer, dans le principe, à Formentera, une des Baléares, mais la mention de l'Océan fait alors difficulté. Il vaut mieux lire FRMNTÎNA, renvoyant à Promentine, nom du goulet qui sépare Noirmoutier de la côte.

3. Le mille équivalant au tiers de la parasange (*farsah*) arabe, elle-même de l'ordre de 5,760 km, on obtient pour l'île des dimensions exagérées (environ 38 × 5,7 km). La réalité lui donne une longueur de 18 km sur une largeur variant de 1 à 6 km.

4. Cette précision, qui nous paraît superflue pour une île, est nécessitée par le sens de l'arabe « *djâzira* », qui désigne toute contrée isolée d'une autre ou d'un continent, sur un ou plusieurs de ses côtés, par la mer, un grand fleuve, ou un désert : cf. SAUVAGER, *Relation de la Chine et de l'Inde*, *op. cit.*, paragraphe 5, n° 4, *Encycl. Isl.*, 2<sup>e</sup> éd., II, 536.

5. Ce qui est dit des serpents et des insectes, rapprochés ici comme ils le sont dans la théorie aristotélicienne (cf. par exemple *Histoire des Animaux*, VI, I) garde sans doute trace de vieilles théories sur « la génération et la corruption » mais, Aristote, ni dans le traité qui porte ce titre, ni dans la *Génération des Animaux*, ne laisse entendre que les œufs, déposés sur ou en terre, se développent par un effet de cet ordre. Il reste

ici inconnus. On dit que l'île produit un safran d'une extraordinaire qualité, qu'on ne trouve nulle part ailleurs<sup>1</sup>. »

### Saint-Malo (?).<sup>2</sup>

« C'est un lieu fortifié (*hisn*), au pays des Francs. D'après 'Udhri, les Chrétiens de la région racontent que saint Martin<sup>3</sup>, passant un jour par là, se vit attaquer par une femme qui faisait profession, en compagnie

que le thème exposé ici est courant dans la littérature arabe : voir par exemple, pour Ispahan, YAQÛB, *Mu'djam al-buldân*, s.v.

1. L'essor, en Occident, de la culture du safran (utilisé pour ses propriétés culinaires, tinctoriales et, prétendait-on, abortives, est, à ma connaissance, généralement fixé à l'époque des Croisades. Si le texte est réellement d'Ibrâhîm b. Ya'qûb, il faudrait attribuer, par le jeu des échanges commerciaux, son introduction en Europe à une date antérieure.

2. Q 408, J (3) 35-36.

3. L'identification de SHÎTHMRTÎN avec Saint-Martin a été proposée par Jacob (p. 26), qui a ensuite pensé à un Ker-Maria (J (3), *loc. cit.*). Je n'ai pas été plus heureux que lui pour retrouver, dans les textes consacrés à Martin (Sulpice Sévère, Grégoire de Tours, Fortunat, Paulin de Périgueux), une trace de la légende ou de la localité. La première est une histoire de plus à ajouter à toutes celles qui mettent aux prises Martin avec les brigands. La seconde pose de difficiles problèmes : j'ai pensé, en dernière analyse, à Saint-Malo, pour certaines raisons historiques et philologiques : en effet, Martin étant un des saints les plus populaires, et son culte très répandu, il n'est pas étonnant de trouver des Saint-Martin en Bretagne, notamment dans les Côtes-du-Nord, le Finistère et le Morbihan. Ce qui est plus intéressant, c'est que l'on trouve des Saint-Malo en dehors de la Bretagne proprement dite, notamment en Loire-Atlantique et Vendée. La légende rapporte en effet que Malo, brouillé avec ses compatriotes, se serait retiré pour un temps en Saintonge, donc dans cet Ouest de la France où Martin avait eu le principal de ses activités. Les relations que la légende établit, à travers les deux saints, entre les deux régions, trouveront une concrétisation historique lorsque Marmoutier, l'abbaye de Martin, deviendra propriétaire de celle de Saint-Malo. La concrétisation symbolique se fait, elle, dans notre texte, par la mention de la vigne, la plante des pays de la Loire, transportée au Nord. Enfin, une autre « rencontre » de Martin et Malo en Bretagne m'est signalée par G. Troupeau : il s'agit de la version locale du thème des Sept Dormants, identifiés parfois avec les compagnons de saint Martin, Malo étant l'un des sept (cf. MASSIGNON, dans *Revue des Études islamiques*, XXII (1954), 59-112).

L'île où s'établit, au VI<sup>e</sup> siècle, l'ermite Aaron auquel succéda Malo, île qui devait devenir Saint-Malo, fut effectivement plus tard, à l'époque des invasions normandes, un refuge fortifié (« *hisn* », comme dit le texte) où vinrent s'abriter les habitants de la région, et notamment ceux d'Aleth (la future Saint-Servan), apportant avec eux les reliques de saint Malo, qu'ils détenaient ; c'est alors, pense-t-on, que le nom de Malo fut donné à la nouvelle ville.

On peut donc penser que ce refuge, vers les IX<sup>e</sup>-X<sup>e</sup> siècles, a été désigné sous le vocable breton de Ker-Malo. Dans ce cas, le H final de la transcription arabe (KRMÂLH) traduirait, comme dans d'autres textes, la terminaison -o (cf. MSHQH pour Mesko, roi de Pologne, HÛTH ou ÛTH pour Otto, etc.). Cette composition est d'autant plus recevable que le mot *ker*, à cette époque, ne s'est pas encore affaibli en son sens de « maison », « lieu », mais garde son sens premier de « lieu retranché », équivalent du latin « *castrum* » (cf. A. LONGNON, *Les noms de lieu de la France*, Paris, 1920-29, pp. 314-316 ; cf. aussi D'ARBOIS DE JUBAINVILLE, *Recherches sur l'origine de la propriété foncière*, Paris, 1890, p. 137, n° 1) : Ker-Malo serait donc, au propre, « le refuge de Malo ».

de son mari, de détrousser les voyageurs et de les dépouiller de leurs vêtements. Saint Martin, obéissant, se dépouilla sans résistance et donna ses habits à la femme. Mais lorsqu'on en vint aux braies<sup>1</sup>, Martin alors, invoquant Dieu contre la femme, la métamorphosa sur l'heure en une pierre dure et mit dans la bouche de la statue un cep de vigne. Le cep poussa et fructifia, mais avec la propriété de rendre stériles tous ceux qui mangeaient de ses fruits.»

### Rouen.<sup>2</sup>

« C'est une ville au pays des Franes (Farandj), bâtie en pierres d'un bel appareil, sur le fleuve de Seine<sup>3</sup>. La vigne et le figuier n'y viennent pas bien<sup>4</sup>, mais le blé et le seigle<sup>5</sup> y abondent. Dans la Seine, on prend un poisson appelé saumon (salmûn) et un autre, plus petit, qui s'apparente, par le goût et l'odeur, à un concombre et se pêche aussi dans le Nil, en Égypte, où on l'appelle 'ayr<sup>6</sup>. Turtûshî raconte qu'il a vu à Rouen un jeune homme nanti d'une barbe qui lui arrivait aux genoux : en la peignant, il lui avait fait gagner encore quatre doigts de longueur<sup>7</sup>.

1. Je traduis ainsi, faute de mieux, le pluriel « sarâwil » de « sirwâl » (pantalon bouffant).

2. Q 396, J 18-19. La graphie RDHÛM renvoie évidemment à la première partie du nom de Rotomagus ; elle est préférable à la leçon RÐUM donnée, elle aussi, par les manuscrits : en effet, on sait que le « t » latin, en position intervocalique, est passé à la sonore correspondante « d », dans une grande partie du domaine roman, dès le v<sup>e</sup> siècle. Le « d » à son tour, qu'il fût primaire ou secondaire, passa à l'interdentale spirante « d » (« th » anglais doux), mais cette fois spécifiquement dans le nord de l'ancienne Gaule, au VIII<sup>e</sup> siècle, avant d'achever, par sa disparition complète vers 1100, le cycle de son évolution. La graphie RDHÛM est donc justifiée pour une prononciation enregistrée au x<sup>e</sup> siècle. Quant à la terminaison en *âm*, elle rappelle celle des toponymes composés avec le celtique \**mago* (« champ », d'où « marché » et équivalent du latin « forum ») : Biliomagus > Billom, Rigomagus > Riom, Icciomagus > Usson (cf. A. DAUZAT, *La toponymie française*, Paris, 1960, p. 202). Mais, alors que les toponymes de langue d'oïl ont suivi l'évolution courante de la voyelle *o* devant la nasale *m* (fermeture d'abord, puis au XII<sup>e</sup> siècle, nasalisation et ouverture : *om* > *on*), le toponyme normand obéit aux lois phonétiques du nord de la France : ici, devant *m*, la voyelle *o* conserve un son ouvert, puis se diphthongue en *ue* (le premier *o* du mot passant, lui, normalement, en tant qu'appartenant à une syllabe initiale non accentuée, au son *u* (français *ou*) au XIII<sup>e</sup> siècle) : cf. BOURCIEZ, *Précis de phonétique française*, pass.

3. Rectifier, à tout le moins, la leçon SH'NA du texte en S'NA.

4. Jacob interprète la formule négative *dâ... aslan* (là yallaflu bihâ l-kurûmu wa sh-shidjaru aslan) en : Nicht schlagen dort Reben und Bäume Wurzel. Sur le sens de « figuier » donné en Espagne à « shudjar » (arbre), cf. Dozy, *Supplément aux dictionnaires arabes*, I, 728.

5. Les Espagnols (cf. Dozy, I, 671) semblent entendre en ce sens le mot de « sult », dont l'acception couramment admise est celle d'orge (dépouillée de sa balle).

6. Ou « 'abr », selon d'autres manuscrits (cf. Dozy, II, 194).

7. Telle est la leçon adoptée par Jacob. Mais on pourrait comprendre aussi, en donnant au mot de « isba' » (doigt) le sens, largement attesté, d'objet ou d'ornement affectant la forme d'un doigt : un jeune homme dont la barbe descendait jusqu'aux genoux, à la hauteur desquels elle se répartissait, par l'effet du peigne, en quatre nattes.

Avec cela, ses joues restaient peu fournies en poil et il n'avait, à ce qu'il assurait, de barbe que depuis six ans. Turtûshî raconte aussi que, par les grands froids d'hiver, on voit apparaître à Rouen une espèce d'oie blanche aux pattes et au bec rouges, nommée « âyish »<sup>1</sup> et ne couvant ses œufs qu'en l'île de 'ÂHQ<sup>2</sup>, laquelle est inhabitée. Il arrive, lorsqu'un navire périt en mer, que des hommes prennent pied sur cette île et s'y nourrissent, pendant un mois ou deux, des œufs et des poussins de cet oiseau.»

### Irlande.<sup>3</sup>

« C'est une île située dans la partie nord-ouest du sixième climat. D'après 'Udhri, elle est, pour l'ensemble du monde, la seule résidence fixe (qâ'ida) des Normands (Madjûs)<sup>4</sup>. Elle a mille milles de tour<sup>5</sup>. Les mœurs et les vêtements sont ceux des Normands. Les Irlandais s'habillent de manteaux à capuchon (barânis)<sup>6</sup>, qui valent chacun cent dinars<sup>7</sup>; ceux des nobles sont frangés de perles. 'Udhri raconte aussi qu'ils chassent, le long de leurs rivages, les jeunes baleines<sup>8</sup>, qui sont

1. Jacob (p. 19, n. 1) propose fort justement de lire, avec un diacritisme différent, « ghâns », où l'on reconnaît clairement le vocable germanique, connu déjà du vieux haut-allemand (cf. STRUBERG, *Urgermanische Grammatik*, pp. 120-121).

2. Le nom de 'ÂHQ connaît une autre lecture : 'ÂLÎQ. Dans ce cas, la lettre *q* représentant sans doute une transcription du *g* dur inconnu de l'arabe, on peut penser, avec Jacob (p. 19, n. 2), aux îles Halligen, sur les côtes de la Frise septentrionale, mais aussi à l'île d'Heligoland.

3. Q 388-389, J 19-20.

4. Le nom de « Madjûs » (adorateurs du feu, Zoroastriens) a été donné par les Arabes d'Occident aux Normands (cf. LÉVI-PROVENÇAL dans *Enc. Isl.*, 1<sup>re</sup> éd., III, 105-106, avec bibl.). Son emploi à propos de l'Irlande (dans le cas où l'on conserve cette graphie : cf. ci-après, n. 5) laisserait entendre qu'il a été utilisé pour désigner, à travers les Normands eux-mêmes, l'ensemble des peuples et pays maritimes de l'Europe du nord-ouest, illustrés par leurs exploits.

5. Si la graphie du nom est bien ÎRLANDA et non ISLANDA, l'estimation du périmètre de l'île est assez méritoire. Le mille arabe valant, comme on l'a dit, environ 1,9 km, on arrive à 1.900 km de tour. Si, négligeant les innombrables anfractuosités côtières, on enferme l'île dans un parallélogramme de 300 × 400 km, on obtient un périmètre de 1.400 km ; on voit donc que le chiffre avancé, compte tenu précisément du profil de la côte irlandaise qui en allonge les distances, est d'une précision assez remarquable pour l'époque.

La localisation de l'île par rapport aux autres lieux d'Europe est moins heureuse : dans la division longitudinale en sept climats, héritée de la géographie ptoléméenne, l'Irlande relève, ainsi qu'il est dit, du sixième, soit de l'avant-dernier au nord, alors que Soest, Paderborn et Schleswig sont classées au chapitre relatif au septième climat. Or, les latitudes sont du même ordre (en gros, 51-55° pour l'Irlande, 51-52° pour Soest et Paderborn, 54°30' pour Schleswig). L'erreur s'aggrave s'il s'agit de l'Islande.

6. Pluriel de « burnus » (burnous).

7. La valeur de cette monnaie ayant considérablement varié selon les lieux et les époques, il est impossible de fixer avec précision le prix du manteau. À titre indicatif, on signalera que le dinar avait, jusqu'au début du x<sup>e</sup> siècle, un poids approximatif de 4,25 gr et un titrage de 96 à 98 %.

8. La graphie « ablina » remplace ici celle, plus courante, de wâl (ou bâl, fâl), démarquage du persan wâl : cf. SAUVAGET, *Relation de la Chine et de l'Inde* (op. cit., p. 34).

des poissons énormes. Ils poursuivent donc ces baleineaux<sup>1</sup>, de la chair desquels ils assaisonnent leurs mets. On prétend que ces bêtes naissent en septembre et sont chassées en octobre, novembre, décembre et janvier. Passé ce dernier mois, leur chair devient dure et impropre à la consommation. Quant à la technique de la chasse elle-même, 'Udhri raconte que les hommes se rassemblent sur des embarcations : leur arme est une grande gaffe (nashil) de fer, munie de dents acérées et d'un gros et fort anneau relié à un puissant câble. Lorsqu'ils ont un baleineau en vue, ils frappent dans leurs mains et poussent des cris ; amusé, le baleineau s'approche des embarcations, comme s'il recherchait une compagnie. L'un des matelots s'en approche alors et le flatte en lui grattant la tête à grands coups ; puis, ayant ajusté le harpon sur le milieu du crâne de la bête, il frappe dessus, de toutes ses forces, trois grands coups avec un robuste marteau de fer. Le baleineau ne ressent pas le premier coup, mais, aux deux autres, il se secoue violemment et arrive à heurter ou à briser une partie de l'embarcation. Il reste ainsi, à se débattre, jusqu'à ce que l'épuisement le gagne. Alors, tous ensemble, les gens des embarcations le halent au rivage. Parfois, quand la mère du baleineau, ayant perçu ses mouvements, se met à suivre les embarcations, les matelots préparent de l'ail pilé qu'ils jettent à la mer. A cette odeur, qu'elle trouve désagréable<sup>2</sup>, la baleine bat en retraite. Les hommes peuvent alors dépecer le baleineau : ils en salent la chair, qui est blanche comme neige, contrairement à la peau, qui est d'un noir d'encre. »

### Utrecht.<sup>3</sup>

« C'est, au pays des Francs, une grande ville, de vaste périmètre. La terre en est imprégnée de sel et inapte à produire plants ou cultures. Les habitants s'y maintiennent grâce aux troupeaux, à leur lait et à leur laine. N'ayant pas de bois à brûler, ils le remplacent, lorsqu'ils veulent se chauffer, par une espèce de boue<sup>4</sup> : quand, avec l'été, le volume des eaux diminue dans leurs prairies, ils y vont, avec des pioches<sup>5</sup>, dépecer cette boue sous la forme de briquettes, chacun selon ses besoins, puis ils la mettent à sécher au soleil, où elle diminue considérablement de poids. Présentée au feu, elle brûle et prend feu comme

1. « Adjra'athâ » : leurs petits (des baleines) : « adjra' » est le pluriel de « djarw », qui désigne ordinairement le chiot, le liçneau ou le petit de tout animal carnassier.

2. Il faut en effet, comme le suggère Jacob (p. 20, n. 3), substituer istabsha'athâ ou « istabsharathâ » à la leçon « istab'athathâ » du texte de Qazwini.

3. Q 388, J 12. La leçon 'NTRIT de Qazwini a été fort justement rectifiée par Jacob en 'TTRIT (latin Trajectum).

4. C'est évidemment la tourbe.

5. Il n'est impossible de préciser le genre d'outil employé le mot de « fa's » désignant toute espèce de pioche ou de hache.

ferait le bois, en donnant une flamme très vive et très chaude, comme celle qu'on voit au soufflet des verriers. La combustion d'une pièce ne laisse aucun résidu charbonneux, mais seulement de la cendre. »

### Aix.<sup>1</sup>

« C'est une ville au pays des Francs, bâtie en pierres appareillées, et où naît une rivière appelée rivière d'Aix. On y voit une puissante source<sup>2</sup> d'eau chaude, abritée par un vaste bâtiment. Les habitants se baignent dans cette eau, mais assez loin de la source elle-même, dont ils craignent l'excessive et bouillonnante chaleur. »

### Mayence.<sup>3</sup>

« C'est une très grande ville, dont le territoire est partie en habitations et partie en cultures. Elle est au pays des Francs, sur un fleuve appelé Rhin (Rin). Blé, orge (sha'ir), seigle (sult), vigne et fruits y abondent. On y voit des dirhems frappés à Samarcande, avec le nom du Directeur des Monnaies et la date de frappe : 301 et 302. D'après Turfûshî, ces pièces ont été frappées au temps du Sâmânide Nasr b. Ahmad<sup>4</sup>. Il est extraordinaire qu'on puisse trouver à Mayence, c'est-à-dire à l'extrême bout de l'Occident, des aromates et épices ('aqâqir) qui ne naissent qu'au fin fond de l'Orient, comme le poivre (fulful), le

1. Q 388, J 169-170, J (3) 22. On rectifiera, au nom de l'usage des manuscrits maghrébins, la leçon AFSH du texte de Qazwini en AQSH, où il faut reconnaître une des innombrables sources d'eau chaude à l'origine des toponymes en Aix ou Ax (note de Jacob, p. 26). Reste à préciser de quelle ville il s'agit : l'importance de l'établissement fait songer en priorité à Aix-en-Provence (Aque Sextiac) et Aix-la-Chapelle (Aque Granis ou Aquisgranum : Aachen, Aken). Mais l'essor de la seconde, depuis Charlemagne, le fait qu'en effet elle voit naître, issu de la source d'eau chaude, le ruisseau du Wurms, font pencher en sa faveur, à moins (mais l'interprétation ne paraît pas aussi sûre) que le groupe « 'alâ tarâf nahrin » ne signifie : « à l'écart d'une rivière », auquel cas il faudrait songer à Aix-en-Provence, située à quelque distance du fleuve côtier de l'Are). Une autre *Aqâ* (Lugo, en Galice espagnole) est donnée par le « Kitâb ar-ravd al-mi'târ », *op. cit.*, p. 35 (28 du texte arabe).

2. Corriger djamma en hamma.

3. Q 409, J 13-14. Le nom de MGHANDJA renvoie à Mogontiacum et sans doute, à travers une graphie approximative, à un stade intermédiaire vieux haut-allemand du type Maginza (cf. STRICKMERS, pp. 43-45) ; le « gh » arabe transcrit une spirante gutturale et le « dj » essaie de traduire le son « ts » développé, dès le latin parlé de l'époque impériale, à partir du groupe « ty ».

4. La date de 301-302 (913-914 après J.-C.) correspond en effet aux premières années du règne de Nasr b. Ahmad (301-331/913-943), qui marque l'apogée de la dynastie sâmânide du Khurâsân : celle-ci, vassale du califat de Bagdad, n'en mena pas moins, sur un vaste territoire allant du Seistan à la Transoxiane et à la partie nord de l'Iran actuel, une politique indépendante, qui fit une large place à la renaissance de la littérature et des traditions persanes.

La mention du Directeur des Monnaies (sâhib as-sikka) sur les pièces semble référer à un personnage exceptionnellement en faveur auprès de son souverain (voir,

gingembre (zandjabil), les clous de girofle (qaranful)<sup>1</sup>, le nard indien (sunbul)<sup>2</sup>, le costus (qusl) et le galanga (khûlandjân) : ces plantes sont importées de l'Inde, où elles poussent en abondance<sup>3</sup>. »

#### Fulda.<sup>4</sup>

« C'est une ville au pays des Francs. Elle est immense, bâtie de pierre et peuplée uniquement de religieux. Ainsi que l'a prescrit le martyr (shâhid) du lieu, dont le nom est BÂDJ' LB<sup>5</sup>, l'entrée de la ville est interdite aux femmes<sup>6</sup>. A ce qu'on raconte, ce martyr était évêque au pays des Francs : en désaccord avec ses compatriotes, il vint s'établir en ce lieu et y bâtit une ville. En fait de ville, c'est une immense église (kanisa), fort en honneur chez les Chrétiens. Turîûshî déclare qu'il n'en a pas vu d'aussi grande en pays chrétien, ni d'aussi riche en or et en argent. La plupart des récipiens (awâni), par exemple les

pour les monnaies énuies à Bagdad même, de rares exemples dans SOURDEL, *Le vizirat abbasside*, Damas, 1960, pp. 150, 640 et 678), mais le titre même de « sâlib as-sikka » semble un usage spécifiquement espagnol (cf. LÉVI-PROVENÇAL, *L'Espagne musulmane au X<sup>e</sup> siècle*, Paris, 1932, p. 76). Au début de son règne, Nasr n'a que huit ans et la régence de la principauté est confiée à un personnage particulièrement célèbre, le géographe et vizir Abû 'Abd Allâh-al-Djayhânî (cf. YÂQÛT, *Mu'jam al-udabâ*, éd. du Caire (1355-57/1936-38), t. XVII, pp. 156-159) ; il n'est pas impossible que ce fût ce nom-là qui figurât sur les monnaies vues à Mayence, environ cinquante ans après leur frappe, par notre voyageur. Sur les monnaies arabes en Europe au Moyen Âge, cf. M. LOMBARO, « Les bases monétaires d'une suprématie économique », « L'or musulman du VII<sup>e</sup> au X<sup>e</sup> siècle », dans *Annales*, II, 1947, pp. 142-160 ; J. DUPLESSIS, « La circulation des monnaies arabes en Europe du VIII<sup>e</sup> au XIII<sup>e</sup> siècle », dans *Revue numismatique*, v-18, 1956, K. G. PETERSON et U. S. LINDER WELIN, *The Slabbemala Hoard*, coll. Univ. Lund, 1962-1963, pp. 286-323 (compléter avec U. S. LINDER WELIN, *Commentationes de nummis sacculorum IX-XI in Succia reperitis*, pp. 21-102).

1. Cf. Dozy, II, 340, mais il faut noter que Pâillet, ordinairement désigné sous ce terme (dérivé, comme notre « girofle », du grec « karyophyllon »), est lui aussi une plante originaire de climats chauds ou tempérés chauds (Asie et bassin méditerranéen).

2. Cf. DESMAISONS, *Dictionnaire persan-français*, II, 282.

3. L'importance des notations relatives aux échanges entre l'Asie et l'Europe a déjà été soulignée. Parallèlement à la voie méditerranéenne menant, depuis l'Espagne et la Narbonnaise, soit à l'isthme de Suez, soit à Antioche, on connaît la voie de terre qui, par l'Europe centrale, aboutit à Constantinople ou aux pays de la basse Volga. Ces itinéraires, ainsi que les produits échangés, nous ont été conservés par les premiers géographes arabes, notamment par Ibn Khurdâdhbih, (*op. cit.*, pp. 153-155, trad., pp. 114-116), qui est la source essentielle de Heyd au t. I de son *Histoire du commerce du Levant au Moyen Âge*. On trouvera, sur les échanges Orient-Occident par voie de terre, pour une époque antérieure encore à celle d'Ibrâhîm b. Ya' qûb, d'autres indications dans les textes d'Ibn al-Faqîh, (*Kitâb al-buldân*, éd. De Goeje, Leyde, 1885, p. 270) et de Djâhidh (trad. par C. PELLAT dans *Arabica*, I, 1954, pp. 153-165).

4. Q 387, J 11. Le nom de FULDA pourrait aussi renvoyer à Apolda, près de Weimar, mais la référence à la célèbre abbaye, fondée par Sturm, disciple de saint Boniface, lève tous les doutes. Boniface en effet fut évêque de Mayence, donc au pays des Francs, comme on le verra plus bas, évangélisa la Hesse, la Thuringe et la Bavière, mourut martyr en Frise au VIII<sup>e</sup> siècle et fut finalement inhumé à Fulda.

5. Ce nom a été identifié (J, 33) comme étant celui du deuxième abbé de Fulda, Baugulf (779-802), sous lequel l'abbaye connut une extension décisive.

6. Cette remarque recouvre une réalité historique : jusqu'en 1397, les femmes se sont vu interdire l'accès de la collégiale.

encensoirs (madjâmir), calices (ku'us)<sup>1</sup>, burette (abârîq) et patènes (qisâ'), y sont d'or ou d'argent. On voit à Fulda une idole (sanam) représentant le martyr, visage tourné à l'occident. Une autre, en or, pèse six cents livres (rafl) : elle est fixée, par l'arrière, à une vaste et large plaque ; couronnée d'hyacinthe et d'émeraude, les deux mains ouvertes à la manière d'un crucifié, elle représente le Christ — sur lui le salut ! On peut voir également à Fulda des crucifix (sulbân) d'or ou d'argent et des reliquaires<sup>2</sup>, le tout couronné d'or et d'argent. »

#### Soest.<sup>3</sup>

« C'est une ville fortifiée (*hîsn*), au pays des Slaves (*Saqâlîba*)<sup>4</sup>. Il y a là une source d'eau salée<sup>5</sup>, alors que la région n'en offre par ailleurs aucune trace. Quand les habitants ont besoin de sel, ils prennent de l'eau à la source et en emplissent des marmites qu'ils déposent sur un grand feu, dans un fourneau<sup>6</sup> de pierre. Lorsque le liquide s'est épaissi et troublé, on le laisse reposer : il donne alors un sel solide et blanc. Telle est la méthode employée pour obtenir le sel dans l'ensemble des pays slaves. »

#### Paderborn.<sup>7</sup>

« C'est une ville puissamment fortifiée, au pays des Slaves, et proche de la place forte de Soest. On y voit une source d'une eau remarquable, nommée la Source de Miel, sur une montagne, près de SH'RÂ<sup>8</sup>. La saveur

1. Cf. Dozy, II, 435 (pl. plus usité : ku'ûs).

2. « Alwâh al-âthâr » (litt. : tables de souvenirs, de vestiges). On peut penser à des plaquettes d'ex-voto (Jacob : « Gedenktafel ») ou à des tableaux perpétuant le souvenir du Christ ou de saints personnages, mais il vaut mieux, semble-t-il, opter pour le reliquaire en forme de cadre.

3. Q 413, J 17. Le nom de Susatium est transcrit SH' SH'ÎT ou SÛST.

4. V. MINORSKY (*A history of Sharvân and Darband*, Cambridge, 1958, pp. 109-110), a, semble-t-il, été le premier à démontrer que l'appellation de Slaves n'était pas, comme on a pu longtemps le croire, toujours donnée confusément par les Arabes à l'ensemble des peuples, slaves ou non, de l'Europe du nord-est, mais qu'elle répondait souvent à des expériences précises : cf. ce qui a été dit plus haut, dans l'introduction, sur la frontière entre Francs et Slaves.

5. Allusion probable aux sources d'eau salée de Werl et de Sassendorf (Jacob, p. 17, n° 3).

6. « Qarn » (corne, d'où : coin, recoin, et ici : foyer abrité) ou, avec un diacritisme différent : « furn » (four, fourneau), sans aucun doute préférable.

7. Q 415-416, J 17-18. L'identification de WÂTRBÛRÛNA avec Paderborn est évidemment facilitée par la localisation de la ville aux environs de Soest, en Westphalie.

8. Ce mot, où l'on reconnaît la racine arabe SH'R, qui désigne les cheveux, le poil, peut-être une traduction du germanique « Haar », renvoyant à des noms de la région (Jacob, p. 18, n° 2 : Haar, Haarstrang : ajouter Haaren, petite ville située à une vingtaine de km au sud de Paderborn). Jacob souligne par ailleurs la richesse en eau de cette région, la rivière de la Pader naissant, à l'intérieur même de la ville de Paderborn, de 198 sources. Sur l'identification de la Source de Miel, cf. J 22, 33-34 et 144.

de cette eau, en effet, rappelle tout d'abord celle du miel, mais laisse place ensuite à une grande âpreté<sup>1</sup>, qui lui vient des arbres au milieu desquels elle sourd. »

### Schleswig.<sup>2</sup>

« C'est une très grande ville, sur les bords de l'Océan<sup>3</sup>. Son enceinte enferme plusieurs sources d'eau douce. Ses habitants, mis à part un petit nombre de Chrétiens qui disposent d'une église, adorent ash-Shi'rā<sup>4</sup> : pour son culte, ils se réunissent, d'après Turtūshī, en une fête où ils mangent et boivent. Tous ceux qui ont l'intention d'égorger un animal en sacrifice dressent à la porte de leur maison une pièce de bois où ils placent leur offrande : bœuf, bélier, bouc ou porc, afin que nul n'ignore de quel présent ils entendent honorer le dieu. Schleswig est une ville pauvre en céréales et peu favorisé du ciel. Ses habitants se nourrissent principalement de poisson, qu'on pêche en abondance. Lorsqu'il leur naît des enfants, ils les jettent à la mer pour alléger leurs charges. Turtūshī raconte aussi que la répudiation est chez eux à l'initiative de la femme, qui peut se séparer de son mari quand elle le veut<sup>5</sup>, qu'ils se fabriquent, pour parer leurs yeux, un fard indélébile qui rehausse la beauté des hommes et des femmes, et qu'on ne saurait entendre plus vilain chant que ces grognements qui s'échappent de leurs gosiers et passent peut-être, en sauvagerie, les cris des chiens. »

1. « tufusa », mot formé sur « 'afs » (noix de galle).

2. Q 404, J 12-13. Aucune difficulté d'ordre philologique : le nom de la ville est transcrit SHLSHWĪQ (ou SHLSWĪQ), le « q » final représentant, ici encore, une transcription du « g » (en finale, prononciation dure ou spirante).

3. L'Océan ou Mer Environnante (al-bahr al-muhīt) est, comme on l'a dit, une notion héritée des Grecs : appliquée à la Baltique, la dénomination traduit les incertitudes de la connaissance géographique d'alors aux approches des régions septentrionales. On peut s'étonner toutefois du caractère approximatif de la notation d'Ibrāhīm b. Ya'qūb, la ville étant située non pas directement sur la mer, mais au fond du fjord de la Slie (Schlei).

4. C'est le nom donné à Sirius ou, plus généralement, à l'ensemble de la constellation du Chien.

5. Dans l'ensemble de la rubrique, la comparaison implicite avec les coutumes arabes est nette : paganisme, initiative du divorce échappant à l'homme et pratique du meurtre des enfants, sans doute comparée à celle qui existait en Arabie avant l'Islam (enterrement des filles nouveau-nées).

On rapprochera, de la notation relative à la capacité des femmes, le passage concernant la légendaire Ville des Femmes (Q 408) (à comparer avec le texte conservé par Bakrī, éd. KOWALSKI, p. 5) : « C'est une grande ville, de vaste périmètre, située dans une île sur la Mer Occidentale (nouvelle preuve des hésitations, déjà signalées, de la connaissance géographique : le nom de Mer Occidentale (Bahr al-Maghrib) est généralement celui de la Méditerranée, mais il s'applique également parfois à certaines parties présomues de l'Océan, notamment à la Baltique, dont il est sans doute question ici. Cf. *Encyclopédie de l'Islam*, 2<sup>e</sup> éd., I, 963-964 (s. v. « Bahr ar-Rūm »). D'après Turtūshī, elle est habitée par des femmes, sur lesquelles les hommes n'ont aucun pouvoir. Elles montent les chevaux, mènent la guerre avec une extraordinaire bravoure au combat et possèdent des esclaves, qui rendent chaque nuit visite à leurs maîtresses

### Augsbourg.<sup>1</sup>

« C'est une ville au pays des Francs, dont 'Udhri rapporte qu'on y pratique d'étranges usages en matière de commerce. Lorsqu'un négociant y fait l'acquisition d'une marchandise, il y inscrit le prix et la laisse exposée dans sa boutique. Si un client est d'accord<sup>2</sup> sur le prix, il la paie et l'emporte en échange de l'argent qu'il laisse. Les boutiques sont gardées et toute disparition de marchandise entraîne, pour le gardien, une amende du montant de la perte. »

### Cortona.<sup>3</sup>

« C'est, dit 'Udhri, une grande ville au pays des Francs, habitée par des gens qui ont une moitié de la figure blanche comme neige et l'autre du teint habituel<sup>4</sup>. »

### Trapani.<sup>5</sup>

« Il s'agit, au pays des Francs, de deux villes qui ont reçu les noms de leurs deux fondateurs. Bānī désignait, dans l'antiquité, le roi de la

et, la nuit passée, les quittent en cachette au point du jour. Quand ces femmes donnent naissance à un enfant mâle, elles le tuent sur l'heure, mais elles laissent vivre l'enfant si c'est une fille. Turtūshī soutient que la Ville des Femmes existe réellement et qu'il ne saurait y avoir le moindre doute à son sujet (cette dernière phrase est une simple assertion, qui prouve qu'Ibrāhīm rapporte péremptoirement une tradition (où l'on reconnaît le thème des Amazones), sans pouvoir ajouter qu'il a vu lui-même la ville : aussi a-t-on exclu ce passage de la présente traduction). »

1. Q 388, J (3) 20-21. La graphie 'SIH' (ou 'ST) est très obscure. Le texte renvoyant à une ville sans doute importante et de solides traditions commerciales, il faut écarter de petites localités ou bourgades comme Asti, Este (J 169), Aoste ou Augst. En revanche, l'ancienne appellation d'Augusta, dont dérivent ces deux derniers noms, peut être retenue s'il s'agit de villes plus importantes et à condition qu'elles soient situées en pays « franc ». Augusta Treverorum (Trèves) ne convient pas, le nom de la ville étant déjà réduit alors à son deuxième composant (voir par exemple la chronique de saint Martin par Sulpice Sévère, citée plus haut). En revanche, il est permis de penser à Augusta Vindelicorum, tant en raison de la situation stratégique et de l'importance commerciale de la ville que de son nom même : ici, c'est la première partie du groupe qui a été conservée, à quoi l'on a joint le nom-suffixe germanique *-burg* : la forme Augstburg étant attestée au Moyen Âge, il n'est pas interdit de penser que nous avons affaire ici à la première partie du mot, enregistrée à une époque où la ville était effectivement désignée sous cette forme simple, ou du moins à un stade où la composition du nom était assez récente pour laisser vivace, dans les consciences (et notamment dans celle de l'informateur, désireux de garder une forme savante et épurée, en place de la forme tendant à prévaloir dans l'usage commun), le souvenir du premier élément.

2. Corriger « wāqafahu » en « wāfaqahu ».

3. Q 408, J 25-26 (*Qazwīni-Studien*). Aucune difficulté de graphie (KR'ṬNA).

4. Pour trouver une raison à la notation plaisante du texte, Jacob pense à un usage vestimentaire : le port d'une coiffure par grandes chaleurs, créant une différence de carnation entre la partie du visage protégée et celle ordinairement exposée au soleil.

5. Q 389, J 22-23 (*Qazwīni-Studien*). Ainsi que l'a noté Jacob, les deux noms arabes de BĀNĪ et ARĪSHA renvoient, l'un à l'antique Drepanum, l'autre à Eryx



région et Arîsha son épouse. Bâni est une ville prestigieuse, au centre de laquelle on voit une colonne de marbre supportant la statue du roi regardant, du côté de la mer, ses vaisseaux revenant d'Afrique. A un mille, se trouve la ville d'Arîsha, avec une autre colonne de marbre ornée de la statue de la reine. Tous ces monuments sont de marbre et perpétuent le souvenir des deux héros éponymes. »

ANDRÉ MIQUEL,  
*École Pratique des Hautes Études, Paris.*

(Érice dans la prononciation italienne). La chute de la première syllabe du premier mot s'explique sans doute par une mauvaise coupe due à un copiste arabe, qui a cru reconnaître, dans la deuxième partie du mot (le b transcrivant p, inconnu de l'arabe), le thème « bâni », qui signifie en arabe « constructeur », « fondateur ». La fortune de la ville remonte à Hamilear Barca, dont il est normal qu'il soit représenté regardant vers Carthage (le mot d'Afrique (Ifriqiya) désignant, chez les auteurs arabes de l'époque, un territoire couvrant l'actuelle Tunisie et les régions orientales de l'Algérie). Quant à la statue de femme, sa mention reproduit les traditions nées en ce lieu du culte de Vénus Erycine.

Les deux villes sont bien voisines, l'une au sommet de la montagne où se célébrait le culte de Vénus, l'autre au pied, sur la mer. Leurs destins furent étroitement liés : Hamilear notamment, en fortifiant Drepanum, y installa une partie des habitants d'Eryx : cf. réfer. dans Bessner, *op. cit.*, pp. 277 et 301.

## José Carlos Mariátegui et le modèle du « communisme » inca

« Une fausse appréciation du problème agraire, c'est celle qui s'est contentée de considérer le seul cas des Communautés indigènes » (ABELARDO SOLIS, *Ante el problema agrario peruano*, Lima, 1928, p. 62).

Oui, combien « singulier » est « Orient » auquel il nous faut aujourd'hui assigner le Pérou<sup>1</sup> avec son « socialisme inca », son « mode de production asiatique » et son « despotisme oriental » ! Mais sans doute s'agit-il de s'entendre et de convenir d'abord que, dans cet Empire « oriental » qu'a été le Pérou inca, l'intéressant ne réside pas tant — pour nous, du moins, qui visons ici un certain usage idéologique de ce modèle de société — dans la présence paradoxale d'une « classe dominante, assise sur toutes les autres »<sup>2</sup> ou de ce que Louis Baudin appelait un peu rapidement « du socialisme d'État »<sup>3</sup>, que dans « l'élément ancestral » dont la « naissance se perd dans la préhistoire »<sup>4</sup> : l'*ayllu*, la communauté agraire primitive. Car, pour cette génération — celle de Mariátegui — qui « résoud politiquement son indigénisme en socialisme »<sup>5</sup>, la « clé du ciel oriental » que constitue la présence d'un communisme agraire primitif<sup>6</sup>, semble apporter — peut-être trop rapidement — réponses et solutions aux problèmes cruciaux que pose la réalité nationale.

\* Sur Mariátegui, voir la présentation de Robert PARIS, *Annales*, 1966, n° 1, pp. 194-200.

1. « A-t-il existé et existe-t-il une forme sociale particulière à laquelle on puisse donner le nom de « société asiatique » ou de « despotisme oriental », quitte à englober dans ce singulier « Orient » le Pérou Inca ou les Chaggas d'Afrique ? » : Pierre VIDAL-NAQUET, « Karl Wittfogel et le concept de « Mode de production asiatique », *Annales*, E.S.C., n° 3, mai-juin 1964, p. 531.

2. BOUKHARINE, *La théorie du matérialisme historique*, Paris, 1927, p. 66.

3. LOUIS BAUDIN, *L'Empire socialiste des Inka*, Paris, 1928, p. vi : « Il y a eu au Pérou à la fois du collectivisme agraire et du socialisme d'État. »

4. BAUDIN, *loc. cit.*, p. 80.

5. JOSÉ CARLOS MARIÁTEGUI, *Siete ensayos de interpretación de la realidad peruana*, Lima, 1958, Biblioteca « Amauta », p. 32. Sauf indication contraire, nos citations renvoient à cette édition et je me contente désormais d'indiquer la page entre parenthèses.

6. MARX à ENGELS, 2 juin 1853.